

Une position particulière ?

In: Genèses, 12, 1993. pp. 128-130.

Citer ce document / Cite this document :

Beaud Stéphane. Une position particulière ?. In: Genèses, 12, 1993. pp. 128-130.

doi : 10.3406/genes.1993.1190

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1993_num_12_1_1190

Une position particulière ?

Stéphane Beaud

On voudrait faire ici quelques remarques supplémentaires sur le statut de ce journal puis, à la lumière d'une enquête en cours sur le rapport à l'École des familles immigrées, réfléchir sur ce qui, dans la position de Fatima, lui permet de tenir ce journal¹.

Un journal « pour autrui »

De même que, lorsqu'on fait un entretien approfondi, la toute première question à se poser est celle de comprendre pourquoi cette personne a accepté, à ce moment particulier et sur tel thème, de se prêter à l'exercice, de même ici il faut se demander pourquoi Fatima s'est pliée à ce jeu un peu contraint qui consistait à tenir quotidiennement un journal « intime » qu'elle savait d'avance destiné, sinon à publication, du moins à une lecture anonyme. Contrairement à une correspondance découverte après coup et par hasard ou à la transformation en archive de textes d'origine « privée », le texte de Fatima ne peut pas être considéré comme un « matériau brut » mais bien comme le produit d'une interaction qui ne s'avoue pas. En effet, l'enquêteur n'apparaît jamais en personne et pourtant il est bien le destinataire invisible du journal. L'oublier contribue à « réifier » les informations contenues dans le texte et à dénier l'intersubjectivité (la confrontation imaginaire de culture à culture) qui en explique une partie.

Cependant, à la différence d'un entretien, l'absence de la personne de l'enquêteur évite une confrontation directe entre intellectuels et classes populaires (à laquelle se résume souvent la situation d'entretien) et la remplace par une auto-sélection (de thèmes, de détails, de mots, de précisions, etc.) fondée sur l'idée que se fait Fatima de ce qu'on attend d'elle. Cet avantage relatif (qui rend l'interprétation plus hasardeuse, puisque l'on hésite sur la part de l'intériorisation des normes et sur celle de la présentation de soi pour un autrui imaginaire)



1. On renvoie ici aux travaux d'Abdelmalek Sayad et en particulier à son livre *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*, Bruxelles, Éditions De Boeck, 1990. Pour l'enquête en cours, cf. S. Beaud, « Conflit de générations entre aînés et cadets dans une famille ouvrière immigrée », à paraître, 1993.

va de pair avec la liberté – totale – de passer sous silence des éléments objectifs, parfois essentiels, qu'un entretien bien mené permettrait de mettre à jour. De sorte que, idéalement, ce journal aurait dû être complété par un long entretien.

Ce texte est donc le produit d'une double sélection : positive (Fatima choisit ce qu'elle va nous montrer) et négative (elle occulte des portions non négligeables de son existence). Que veut-elle donc nous montrer ? D'abord et avant tout, la vie quotidienne d'une famille immigrée qu'elle pense et qu'elle veut « moyenne ». C'est en effet parce qu'elle pense que sa famille peut correspondre, aux yeux des Français, à un modèle de famille « intégrée » (à la fois famille unie et famille « correctement » acculturée) qu'elle accepte de s'en faire le porte-parole : un père qui travaille, qui est « ouvert », une mère émancipée, qui conduit, cinq enfants qui réussissent dans l'ensemble assez bien à l'école, une maison de cité ouvrière avec jardin, etc. Mais cette famille n'en est pas moins « particulière », ne serait-ce que dans l'espace de résidence : elle est sur le fil du rasoir entre une exemplarité valorisée (celle de la famille qui n'a pas renié sa culture d'origine) et le risque toujours présent de la trahison (la famille qui va trop loin dans la distance prise par rapport aux normes d'origine telles qu'elles sont reconstruites sur place).

Si Fatima accepte si aisément cette place d'informatrice privilégiée, c'est bien parce que, ce faisant, elle consacre la position éminente de sa famille dans le groupe d'interconnaissance. Du même coup, elle se place toujours en retrait et ne parle, en réalité, qu'en tant que représentante d'une famille elle-même pensée comme « représentative ». Elle ne parle jamais en première personne (sauf pour décrire les relations intra-familiales), elle ne se pose jamais ni en personne « privée » (elle est muette sur ses sentiments ou ses émotions), ni en écrivain.

Cependant, on prendra le parti d'essayer d'identifier, à travers ce qu'elle dit et surtout ce

qu'elle ne dit pas, les caractéristiques qui tiennent à sa position particulière dans la famille, et particulièrement à sa place d'aînée. Cette ligne d'analyse ne vient, bien évidemment, qu'en complément ou en contre-point de l'analyse de Gérard Noiriel.

Un point de vue d'aînée

Pour décrire son univers familial, Fatima se place du côté de sa mère : on les voit toutes les deux dans la cuisine et on a parfois l'impression que le journal ne fait que prolonger, en les résumant, des discussions entre mère et fille. Elle reprend naturellement, comme une évidence, le point de vue de la maisonnée : elle se situe toujours à l'intérieur de la maison, du groupe domestique. Ainsi elle note régulièrement : « 17 h 30 : je *rentre* à la maison par le bus ». Car la maison est pour elle la scène sociale privilégiée où elle peut faire valoir ses qualités, construire son excellence dans son rôle familial. Il faut donc objectiver sa position dans la fratrie, expliquer son adhésion à l'ordre domestique. C'est elle qui *donne* – son temps, ses recettes, ses gâteaux ; les échanges de services entre frères et sœurs sont en réalité asymétriques. Ce qu'elle reçoit en échange, c'est le statut de « bonne sœur aînée », « bonne fille », des gratifications symboliques internes à la famille. Ce qui est laissé dans l'ombre dans son récit, c'est le coût psychologique de cet altruisme : on le perçoit à de petits signes comme la sieste du samedi et du dimanche après-midi, temps mort qu'elle ne peut passer hors de la famille alors que les frères et sœurs sont sortis. Mais son inscription dans le réseau de commérage de sa mère joue comme une ressource : elle est reconnue comme « des leurs », par-delà la différence de générations, dans une transmission réussie de mère à fille. Elle insiste souvent sur le fait que, grâce à cette inscription, le fil des générations n'est pas interrompu. En effet, parce que, contrairement à ses frères et sœurs, elle ne peut pas construire

son identité sur une base professionnelle ou étudiante, il ne lui reste que les ressources familiale et territoriale.

Finalement, on ne peut pas dire que Fatima soit nécessairement la mieux placée pour tenir ce journal, elle est plutôt la mieux placée pour donner de sa famille une vue comme objectivée : celle d'une famille arabe modernisée, à mi-chemin entre une famille immigrée traditionnelle et une famille déculturée, une sorte de modèle de famille intégrée, respectée à la fois par « les Français » pour son souci d'adopter des codes de conduite de la société d'accueil et par les familles arabes pour son respect des valeurs d'origine. C'est cette position que cherche à décrire Fatima en donnant des détails de la vie de famille : le père équilibré, tolérant, ouvert ; la mère à la fois gardienne de la morale et de l'honneur et conciliante. Mais ce qu'elle ne dit pas c'est la manière dont se font les arrangements au sein de la famille et quelles armes différentes ont chacun des enfants.

Par exemple, il est significatif qu'elle parle très peu de la scolarité de ses frères et sœurs. Ce qui est en jeu ici, et douloureusement, c'est la distance qui se creuse progressivement entre frères et sœurs ; son journal tente de la nier en construisant un mythe de « la famille unie ». Les deux lycéens (Khadidja en Terminale et Mohamed en BTS) ont tendance à fuir la maison. Cette situation familiale peut se trouver aussi dans des familles populaires non immigrées où l'École crée, au sein même de la fratrie, des distances toujours minuscules et déniées mais non moins importantes, des malentendus.

Rappelons que Fatima a déjà tenté de résoudre les contradictions liées à sa position de fille aînée dans une famille immigrée en rentrant au Maroc où elle est restée quatre ans. Elle en est revenue et ce retour est à sa manière la reconnaissance d'un échec ; elle n'a pas fait d'études longues, elle retrouve donc naturellement sa place dans la famille comme seconde

mère. A ce moment précis de sa vie, elle peut encore jouer sur les deux tableaux : le matin, travail domestique et entretien de la sociabilité féminine marocaine sur fond de complicité avec sa mère, l'après-midi, activité professionnelle et entretien de relations avec des gens de sa classe d'âge (même si son temps professionnel, objectivement peu important, est toujours grignoté par les activités domestiques). En réalité peut-être a-t-elle déjà choisi, bon gré mal gré, parce que son univers professionnel n'est pas assez structurant. On en verrait des indices dans son légitimisme culturel par rapport à l'origine familiale : tandis que la mère a tendance à « franciser » les plats (le potage à la place de la soupe du ramadan), la fille les « arabise » et se situe du côté du père (qui aime les plats épicés) comme si elle était porteuse, plus que tout autre membre de la maisonnée, d'une forme de revivalisme culturel.

Le journal de Fatima permet donc de comprendre autrement que sous la catégorie de l'enfermement la condition des filles d'immigrés : il y a des profits symboliques spécifiques, qu'on ne peut sous-estimer, à être une bonne cuisinière ou la fille préférée du père. Se construit ainsi, au sein de la famille, une forme d'estime de soi. Mais c'est un équilibre fragile qui dépend de la configuration familiale du moment et de la position relative de chacun : tous doivent « jouer le jeu », ce qui explique la tristesse de Fatima lorsqu'elle constate le détachement progressif de ses deux cadets, Khadidja et Mohammed, qui fait apparaître plus nettement son isolement au sein de la famille.

C'est ainsi qu'on peut lire entre les lignes l'organisation de son temps : elle cherche à ne pas disposer de temps pour soi, sauf le soir (où elle lit) ; elle a intériorisé le découpage de la journée, toute activité à l'extérieur est minutée (elle note les retards du bus), sa vie à l'extérieur est fonction de sa vie à la maison. Autant le temps de la semaine est dense, autant le week-end est vide, elle fait la sieste, imitant ainsi son père et montrant sa relative solitude.